

ÉPREUVE DE LANGUE ET CULTURE ANCIENNES
TRADUCTION ET COMMENTAIRE D'UN TEXTE LATIN
ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

A. Arbo, J. Elfassi, B. Poulle, S. Van der Meeren

Coefficient : 3 ; Durée : 6 heures

La possibilité de choisir, pour l'épreuve commune de latin, entre la version traditionnelle et une version accompagnée d'un commentaire était une des innovations du concours 2009. Il s'avère qu'un candidat latiniste sur quatre s'est inscrit à cette « nouvelle épreuve ». Dans sa nature, malgré les apparences, la version-commentaire reste une épreuve unitaire : faire seulement la moitié de l'exercice (version sans commentaire, commentaire sans version) ne peut que conduire au désastre pour la note finale ; mais heureusement, les copies totalement ou partiellement blanches ont été peu nombreuses. Signalons qu'il est plus logique de faire figurer la version en tête de la copie, avant le commentaire qui la suit : peut-on commenter un passage que l'on n'a pas traduit ?

Le texte proposé était un extrait des *Métamorphoses* d'Apulée, où l'on voyait le courroux de Vénus contre Cupidon amoureux de Psyché : quelques lignes informaient de ce contexte les candidats qui n'avaient pas lu le roman. La partie à traduire, située au milieu du texte, pouvait être éclairée par le contexte immédiat ; elle ne présentait pas de difficulté majeure, surtout si l'on connaissait un peu la langue d'Apulée. Dans la première phrase, il fallait reconnaître la subordination (*velim... scias*) derrière les ellipses ([*me*] *genituram* [esse], *immo adoptaturam* [esse], *et donaturam* [esse]) : il est tout de même inquiétant qu'un grand nombre de candidats n'ait pas su reconnaître et construire ces trois propositions infinitives ! Pour des raisons inconnues, *aliquem* (*de meis vernulis*) est trop souvent devenu un féminin. La séquence *nec enim de patris tui bonis...* a aussi donné lieu à des traductions aberrantes, peut-être dues, en partie, à la polysémie des mots *instructionem* et *bonis*. La syntaxe de la phrase suivante était la plus simple possible : une succession de propositions coordonnées ; les difficultés résidaient donc plutôt dans le vocabulaire. On ne

pouvait en effet en rester au sens premier d'*acutas manus habes* et il fallait interpréter l'adjectif : Cupidon a des « mains aux ongles crochus ». De même, l'expression *quasi viduam* requérait une interprétation correcte : il fallait non seulement faire porter *quasi* sur ce nom-adjectif seul, mais aussi comprendre que *viduam* désignait une femme seule, c'est-à-dire qui n'est pas protégée par un père ou un mari. Enfin, de mauvaises analyses du mot *parricida*, qui est, bien entendu, épithète ou attribut du sujet (éventuellement un vocatif, malgré la ponctuation), ont provoqué des cascades d'erreurs. Les candidats ont trop souvent négligé la nature de relatif de liaison de *cui*, sans d'ailleurs comprendre qu'il se rapportait au beau-père de Cupidon, c'est-à-dire Mars. L'expression *in angorem mei paelicatus* a rarement été comprise, alors que l'accusatif qui suivait *in* aurait pu inciter à sentir la valeur consécutive ou finale de ce complément (« de façon à créer du tourment dans mon concubinage ») : c'était une des rares difficultés du passage à traduire. Pour la dernière phrase, on regrettera que trop de candidats aient ignoré la construction de l'impersonnel *paenitet*, voire aient confondu l'adjectif *amaras* avec une forme du verbe *amare* ! Au total, cette courte version, sans autre difficulté que quelques mots ou formules, demandait que l'on transcrive le style parlé et véhément d'Apulée.

Pour le commentaire, le jury a été particulièrement attentif à la correction du français, comme il l'aurait été pour une version ; il n'est pas acceptable, au niveau de ce concours, qu'un candidat fasse des dizaines de fautes d'orthographe. Trop souvent, les commentaires étaient écrits au fil de la plume, sans ponctuation ni coordination logique. Le niveau de langue était tout aussi important ; on ne peut accepter ni la cuistrerie d'un jargon pseudo-spécialisé, ni le vocabulaire familier employé dans les magazines. Rappelons qu'un bon commentaire doit être structuré, avec une introduction qui, sans être du verbiage, met en avant une problématique et annonce un plan, et une conclusion qui est l'aboutissement d'un parcours de réflexion. Les candidats étaient libres d'adopter une forme linéaire ou composée ; les meilleurs commentaires avaient adopté aussi bien l'un que l'autre plan.

Il y a eu peu de développement hors-sujet (par exemple sur Apulée et son époque, sur Apulée et l'Afrique, ou sur la magie) ; en revanche, beaucoup de copies se contentaient d'une paraphrase psychologisante (du type « Vénus est en colère », « elle crie », « elle est violente », etc.) ; pourtant, les candidats devraient savoir qu'il ne sert à rien de décrire le

contenu d'un texte au lieu d'en analyser le style. Une grande majorité de copies a eu le mérite de reprendre, dans les citations, les expressions latines, sans faire trop de fautes ; mais très peu d'entre elles se sont risquées à apprécier la justesse de la traduction proposée ; le jury avait pourtant retenu la traduction d'O. Sers parce qu'elle rendait compte de la violence du style d'Apulée au prix, d'ailleurs, d'adaptations que seuls deux ou trois candidats ont su relever.

Cet extrait d'Apulée se caractérisait par un certain humour, qui n'a pourtant pas été perçu par tous les candidats. Cette diatribe familière, venant d'une déesse, relevait du burlesque, voire, quand Vénus se demandait *quo me conferam*, de la parodie ; il était juste de comparer le délire de Vénus avec des tirades tragiques, à condition de ne pas se limiter à la *Phèdre* de Sénèque (au programme de l'ENS-LSH) ou de se rappeler qu'en latin le *furor* est du masculin. Si l'écart comique de Vénus et de Cupidon par rapport à leur image traditionnelle a été souvent vu, on a rarement tiré parti de l'emploi, par la déesse et l'auteur, d'un vocabulaire juridique de la filiation, alors qu'il s'agit d'un élément important du burlesque : la déesse de la beauté parle comme une mauvaise mère (expression qui, comme une copie le suggérait finement, aurait pu accompagner le titre « l'Amour mauvais fils »). Plusieurs copies ont prétendu que la Vénus furieuse d'Apulée était l'Erycine (traduit comme « la querelleuse ») : il s'agit d'une confusion manifeste entre la voluptueuse déesse du mont Eryx et la déesse grecque de la discorde, Eris. Enfin, peu de copies ont tenté un décryptage symbolique du texte ; sans systématiser une approche interprétative (et certaines tentatives pour psychanalyser Apulée laissent un peu dubitatif), on pouvait remarquer que, quand la beauté divinisée tance son fils Cupidon, qui est le dieu du désir amoureux, en le menaçant d'une alliance avec l'allégorie de la sobriété, c'est la conception elle-même de l'amour qui est en jeu. Parler d'une impiété d'Apulée était un contresens ; en revanche, évoquer la quête d'un amour plus mystique que charnel n'était pas hors-sujet.

Les copies de cette épreuve ont été notées par le même jury et en même temps que celles de la version seule, avec un barème analogue, pour ne défavoriser ni favoriser aucune des deux épreuves. Si la version-commentaire a fourni de bonnes, voire de très bonnes copies, la moyenne était malheureusement inférieure à celle de la version seule : il y a eu trop peu de bons candidats qui se sont risqués à choisir cette épreuve nouvelle, et

trop de candidats médiocres qui ont espéré, à tort, une indulgence indue. Cette épreuve nouvelle n'autorise pas plus la médiocrité que la version seule ; mais, comme elle, elle donne aux meilleurs candidats l'occasion de briller.